

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

—Et tu seras fidèle, s'écria-t-il en s'inclinant, et mettant la main sur l'épaule de sa fille et la regardant en face ; tu seras fidèle, n'est-ce pas ? Fidèle comme l'acier, prête à tout et tu regarderas sans faiblir, sans trembler, en l'heure du danger. Tu as déjà supporté beaucoup et tu l'as noblement supporté. Es-tu prête à de nouvelles épreuves ?

—Pour vous, père, pour vous ! Oui, oui, je braverai tout au monde, je ferai tout pour vous sauver de...

Elle frissonna à l'idée du danger qu'il courait et à l'horreur duquel la fuite seule pouvait le soustraire. Non, non, pour rien au monde il ne fallait s'y soumettre, il n'y avait pas de sacrifice trop grand pour y échapper. Il n'y avait pas de résignation féminine, pas d'espoir dans la clémence de Dieu qui pût la faire se résigner à cela.

—J'ai confiance en toi, Marguerite, dit Joseph Wilmot, ôtant sa main de l'épaule de sa fille : j'ai confiance en toi. N'ai-je pas raison ? N'ai-je pas vu ta mère, quand elle apprit mon histoire véritable, ne l'ai-je pas vue devenir blanche comme un linge ; puis, un moment après, me presser dans ses bras et ses regards honnêtes me fixer, lorsqu'elle me dit : "Ami, je ne t'en aimerai pas moins ; rien au monde ne me fera te moins aimer !"

Il y eut un silence. Sa voix était devenue sourde et rauque ; puis tout à coup il s'écria :

—Grand Dieu ! que fais-je donc ? Je m'arrête à causer ici quand les moments sont précieux. Ecoute-moi, Marguerite, si tu veux me revoir tu te rendras par une voie quelconque à Vert-Cottage, près Lisford, sur la route de ce village, je crois. C'est là que tu iras. J'y vais moi-même de ce pas et j'y serai bien avant toi, tu m'as compris ?

—Oui ; Vert-Cottage, Lisford... je n'oublierai pas ; Dieu vous conduise et vous protège, père.

—Il est le Dieu des pécheurs... pensait la malheureuse jeune fille, il a donné de longues années à Cain pour se repentir de ses crimes.

C'était à quoi pensait Marguerite arrêtée près de la porte et prêtant l'oreille pour écouter le bruit du galop du cheval sur le chemin retentissant qui s'enfonçait dans le parc.

Elle était bien fatiguée, mais elle n'avait pas conscience de sa fatigue, et son voyage n'était pas encore terminé. Elle ne se retourna pas pour revoir Maudeley-Abbey, cette demeure splendide et luxueuse dans laquelle un misérable avait joué son rôle et souffert la peine de ses crimes pendant de longs mois. Elle s'éloigna précipitamment en suivant les sentiers solitaires, tandis que la brise nocturne chassait ses cheveux en désordre sur son visage et l'aveuglait presque... elle s'éloigna afin de retrouver la porte par laquelle elle s'était introduite dans le parc.

Elle se rendit à cette porte parce que c'était le seul endroit par lequel elle pût quitter le domaine sans être vue par le gardien de la porte principale. Le jour commençait à poindre avant qu'elle eût pu rencontrer quelqu'un qui la dirigeât vers Vert-Cottage ; mais enfin elle vit un homme sortir d'une ferme tenant dans chacune de ses mains un pot à lait. Cet homme lui enseigna la direction de la route de Lisford.

Il était grand jour quand elle atteignit la petite porte du jardin situé devant la maison de Herr von Volterchoker. Il était grand jour et la porte conduisant dans une première antichambre était entr'ouverte. La jeune fille poussa cette porte et tomba évanouie dans les bras d'un homme.

—Pauvre fille, pauvre enfant ! dit Joseph Wilmot ; comme elle a souffert. Et moi qui croyais que ce crime lui serait profitable, qu'elle consentirait à recevoir

l'argent sans chercher à percer le mystère. Ma pauvre fille ! ma pauvre malheureuse enfant."

L'homme qui avait assassiné Henri Dunbar sanglotait sur le visage décoloré de sa fille évanouie.

—Assez de ces folies, cria du parloir une voix rude. Le temps nous presse trop pour l'employer à pleurnicher."

LVIII

A MAUDELEY-ABBEY

M. Carter, l'agent de police, ne perdit pas de temps ; mais il n'employa pas le télégraphe au moyen duquel il aurait pu faire opérer immédiatement l'arrestation du meurtrier d'Henri Dunbar. Il ne fit pas usage des facilités que lui présentait le télégraphe parce qu'il eût été obligé de mettre la police locale dans sa confiance et qu'il désirait faire tranquillement les choses en se faisant aider par un simple camarade et très humble subordonné qu'il employait depuis longtemps dans ces sortes d'expéditions.

Il arriva à Londres par le train-poste, après avoir quitté Clément Austin, prit une voiture à la station de Waterloo et se fit conduire directement au logis de son humble coopérateur qu'il fit lever sans plus de forme. Mais il n'y avait pas de train pour le comté de Warwick avant les six heures du matin réglementaires, et à sept heures il y avait un train express qui arrivait à Rugby dix minutes après le premier train. M. Carter préféra sacrifier dix minutes et prendre l'express. En attendant il mangea avec appétit le déjeuner préparé à la hâte par la femme de son ami et expliqua à ce dernier la nature de l'affaire qu'ils allaient entreprendre.

Disons aussi que en donnant ces explications à son humble satellite, M. Carter avait un air qui ne laissait pas d'être très protecteur et que son ton amical était celui d'un supérieur vis-à-vis de son subordonné.

Ce subordonné était un homme d'âge moyen, d'un extérieur respectable, la peau décolorée semée de taches de rousseur, les yeux noirs bordés de rouge et la chevelure d'un roux pâle.

Son aspect n'était pas des plus agréables et il possédait en outre une habitude de se mordre les lèvres et de grincer des dents lorsqu'il ne parlait pas ou qu'il ne mangeait pas qui était très énervante à contempler. M. Carter ne l'en estimait pas moins, non à cause de son habileté, mais pour son apparence complètement stupide. Il portait le sobriquet de Sawney-Tom et il valait son pesant d'or dans certaines occasions, quand il fallait que quelque simple gars campagnard ou quelque innocent apprenti mercier jouât son rôle dans le drame de la police de sûreté.

—Sawney, vous emporterez quelques-uns de vos joujoux, dit M. Carter. J'en accepterai un autre, s'il vous plaît, madame. Il suffit de trois minutes et demie pour l'amener au degré convenable."

Cette dernière remarque s'adressait à mistress Sawney-Tom, ou plutôt à mistress Thomas Tibbles (Tibbles était le nom de Sawney-Tom), qui était occupée à faire cuire des œufs à la coque et à préparer des rôties de pain pour le patron de son mari.

—Vous emporterez vos joujoux, Sawney, continua l'agent, la bouche pleine de rôtie beurrée, nous ne pouvons pas prévoir la peine que nous donnera ce lapin-là, parce que, voyez-vous, un individu capable de jouer le jeu hardi qu'il a joué et de s'y maintenir pendant près d'un an est capable de tout. Il n'est rien qu'il considère comme au-dessous de lui. Aussi, quoique tout me porte à croire que nous prendrons

notre ami de Maudeley aussi tranquillement qu'on peut prendre un enfant dans son berceau, faut-il cependant nous préparer à tout événement."

M. Tibbles qui était d'humeur taciturne et qui pendant qu'il écoutait son supérieur avait mâché activement à vide, se contenta de faire un simple signe de tête approbateur, en réponse aux discours de l'agent.

—Nous partons comme un avoué et son clerc, continua M. Carter. Vous emporterez un sac bleu. Je crois que vous feriez bien de vous habiller. Le temps passe et il faut que je jette chez moi un petit paquet avant de gagner la station. Vous savez, Sawney, vêtement noir convenable et rasé de près. Nous allons chez un vieux gentleman des environs de Shorncliffe qui veut faire changer son testament à la hâte après une querelle qu'il a eue avec ses trois filles. Voilà ce que nous allons faire si quelque indiscret vous questionnait.

M. Tibbles fit un nouveau signe de tête et se retira dans une chambre voisine, d'où il ne tarda pas à sortir, vêtu d'un vêtement noir étriqué, d'un aspect assez funèbre et le bas du visage lisse comme un pain au lait de France et se rapprochant de ce comestible par la couleur.

Il tenait à la main un petit sac de nuit, puis il sortit chercher une voiture dans laquelle son chef et lui se rendirent à la station d'Euston-Square.

Il était une heure de l'après-midi quand ils atteignirent la grille du parc de Maudeley-Abbey dans une voiture qu'ils avaient louée à Shorncliffe, par une belle journée de printemps, et le cœur de M. Carter se dilatait à l'idée d'un grand triomphe.

Il descendit le premier de la voiture afin de questionner la femme du gardien.

—Descendez, Sawney, dit-il en mettant la tête à la portière pour parler à son compagnon. Je ne ferai pas entrer la voiture dans le parc. Il est plus sûr de nous rendre à pied à la maison."

M. Tibbles, avec son sac bleu sous le bras, descendit de voiture afin de suivre son supérieur partout où il plairait à ce dernier de le conduire.

La femme du gardien n'était pas seule ; quelques commères étaient rassemblées dans le petit parloir simplement meublé et la conversation était bruyante et animée.

—J'ai été tellement surprise quand j'ai appris cela, que j'ai failli tomber à la renverse, disait la maîtresse du logis au moment où M. Carter et son compagnon se présentèrent à la grille du parc.

—Je désire voir M. Dunbar pour affaires particulières, dit M. Carter. Dites-lui que je viens de la maison Dunbar de Saint Botolph-Lane. J'ai à remettre à Dunbar lui-même une lettre de son second associé."

La concierge leva les bras et les yeux au ciel en témoignage de son profond étonnement.

—Je vous demande bien pardon, monsieur, dit-elle : mais, après ce qui vient de se passer, je ne sais plus ce que je fais. M. Dunbar est parti, monsieur ; et personne de la maison ne sait pourquoi il est parti, ni à quel moment, ni où il est allé. Son domestique a trouvé les appartements vides ce matin, et le palefrenier qui soignait le cheval de M. Dunbar, et qui couche sur le derrière du château, pas bien loin de l'écurie, a cru entendre du bruit la nuit dernière de ce côté-là ; mais il a mis cela sur le compte du changement de temps qui tourmentait l'animal. Ce matin, il a vu que le cheval était parti et le sable tout foulé, et il a trouvé par terre, près de la porte du jardin, la canne à pomme dorée dont se servait M. Dunbar ; car le pauvre gentleman était encore si boiteux, que c'est tout au plus s'il pouvait se traîner d'une chambre à l'autre. Personne ne peut comprendre comment il a pu faire pour seller son cheval et s'en aller sans que personne l'ait entendu, et tout le monde ce matin a perdu la tête à chercher M. Dunbar du haut en bas ; mais on ne l'a pas trouvé nulle part."

M. Carter pâlit et frappa violemment du pied. C'est un beau denier que deux cents livres pour un homme pauvre, et, de plus, la réputation de M. Carter était en jeu. L'homme qu'il venait chercher était